



Le professeur Denis Duboule dans les locaux de Sciences III, à l'Université de Genève. PIERRE ABENSUR

«Il faudrait un vrai pôle de recherche lémanique»

Généticien réputé mondialement, Denis Duboule est honoré aujourd'hui à Genève. Il critique les «ornières»

Lausanne

24 Heures
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 37'145
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 999.56
N° d'abonnement: 1086739
Page: 4
Surface: 53'813 mm²

Anne-Muriel Brouet

Pour la seconde fois, la Fondation pour Genève attribue son prix à un grand scientifique. Après l'astrophysicien Michel Mayor en 2005, le généticien Denis Duboule reçoit aujourd'hui les lauriers de la fondation dont le but est de contribuer au renom de Genève. Ce spécialiste mondial de la génétique du développement fait sans conteste rayonner la cité bien au-delà des frontières cantonales. Depuis quatre ans, il cumule le mandat de professeur à l'Université de Genève et à l'EPFL. Une position idéale pour observer l'évolution de la recherche sur l'arc lémanique.

Etre professeur à l'EPFL et à l'UNIGE, qu'est-ce que cela signifie?

Deux fois plus de travail, car tout est différent. Les cultures des deux écoles n'ont rien de comparable. Le premier but de l'EPFL est de former des ingénieurs et de créer de la richesse. Pour cela, elle emploie un système à l'américaine avec volonté de résultat, mais aussi une grande marge de manœuvre dans la gestion du budget qu'elle attribue à chaque professeur. Ce n'est pas l'ambition de l'UNIGE, qui s'attache plus à la recherche fondamentale et académique, même si elle valorise les produits qu'elle crée. La gestion des postes et des fonds y est complètement différente, même si, au final, l'enseignement et les soutiens sont assez comparables.

Pourquoi l'arc lémanique est-il incapable de valoriser ces deux cultures et de se positionner comme pôle

de recherche régional?

Tout le potentiel est là: les cerveaux et l'argent. Mais, pour construire un espace lémanique de la recherche et penser en termes de région, il faut une vision fédérale. Dans leurs ornieres cantonales, Genève et Lausanne peinent à voir au-delà de leur périmètre d'intérêts.

Voulez-vous dire que les universités ne devraient plus être cantonales?

Je ne vois pas l'utilité d'avoir une structure cantonale pour les hautes écoles. Autant pour l'école obligatoire les racines locales sont importantes, autant au niveau universitaire je ne comprends pas pourquoi le financement est cantonal. On réfléchit en ayant aujourd'hui des conditions financières très bonnes, mais que se passera-t-il le jour où elles le seront un peu moins? Dans dix ou vingt ans, quand la situation économique va se dégrader - car ce sera le cas -, où vont se trouver les priorités? Peut-on demander aux habitants de Chêne-Bourg ou de Moudon de financer un institut de recherche? Les citoyens auront-ils envie d'avoir des facultés de sciences à Genève, à Lausanne, à Fribourg et à Neuchâtel?

Cela signifie-t-il que les universités devraient abandonner certaines filières?

Je pense que oui. Si Genève et Vaud ne formaient qu'un seul canton, on trouverait absurde d'avoir deux universités à 60 kilomètres l'une de l'autre. Je pense que tant que la mobilité des étudiants n'est pas totale, le système perdurera.

Mais le jour où elle le sera, les meilleurs étudiants iront dans les meilleures facultés et il ne sera plus possible pour les autres de se contenter des moins bons.

Les efforts tels que Sciences, Vie, Société, un programme

de développement et d'innovation en enseignement et recherche lancé en 2000 entre l'UNIGE, l'UNIL et l'EPFL, n'ont-ils rien apporté?

Ils ont permis de faire d'excellentes choses comme le Centre intégrant de génomique à Lausanne. Mais ils ont surtout été une affaire de redistribution des pôles et des compétences. Ils n'ont pas vraiment contribué à fonder une vraie valeur ajoutée pour la région.

Vous êtes catastrophé par le transfert du Secrétariat de l'éducation et de la recherche (SER) au Département fédéral des finances. Pourquoi?

Les seules matières premières dont dispose la Suisse sont l'intelligence et les montagnes. Or la recherche fondamentale, le terreau de l'innovation, ne répond pas à des impératifs économiques. C'est une erreur de confier à des gens qui «pensent économie» les principales sources de financement de la recherche suisse. D'un point de vue symbolique, il est incroyable que la Suisse ne soit pas capable d'avoir un Département fédéral de l'éducation, de la recherche et de la culture. C'est un camouflet pour les scientifiques. Qu'on nous dise une fois pour toutes où sont nos priorités!